Cette limite naturelle du capitalisme est mise en évidence par un certain nombre de mouvements de contestation : la nature y apparaît comme une force potentielle de transformation sociale, dans la mesure où elle constitue l'antithèse concrète de sa propre intégration au processus de production capitaliste. Pas seulement en ce sens que les organisations de défense de la nature menacent les profits de la grande industrie et les intérêts des militaires : dans la révolte contre le nucléaire et contre l'empoisonnement généralisé du milieu naturel, le combat pour la nature est en même temps lutte contre la société actuelle et sa protection un défi lancé au capital.

Mais le mouvement écologiste a aussi des racines psychologiques. La nature vécue comme lieu de bonheur, de la réalisation et de l'apaisement est le milieu naturel d'Eros — l'antithèse du principe de rendement appliqué à la nature, antithèse qu'on retrouve (quoique passablement inarticulée, et même refoulée) dans le *mouvement des femmes*. Le principe de rendement est la forme historiquement développée de la domination patriarcale. La société socialiste, il est vrai, aura aussi son principe de rendement qui sera le négatif de l'actuel. Il gouverne précisément cette dimension de la vie sociale, qui se trouve dévaluée ou interdite dans le capitalisme, je veux dire : celle de la concurrence dans le déploiement et dans la jouissance des facultés créatrices individuelles. Il aura aussi à créer les préconditions pour que les conquêtes techniques-scientifiques du capitalisme soient mises au service de l'intérêt général et non plus des intérêts particuliers du capital. Dans la société capitaliste, le dépassement (Aufhebung) du principe de rendement ne peut apparaître dans sa vérité.

Il s'incarne, par exemple, dans des images fantasmatiques qui mettent en avant, par opposition, une « nature féminine » sensible, réceptive, proche de la nature, etc. Ces représentations indiquent la dimension bio-psychologique du mouvement des femmes. Dans la lutte des femmes pour l'égalité réelle, pour la reconnaissance de leurs droits et pour une libération universelle, qui ne laisse de côté aucune des sphères de la culture, on retrouve la révolte de la nature transformée en objet.

Le mouvement anti-autoritaire, celui des femmes et celui des écologistes sont donc intimement liés : ils montrent que, d'une manière encore très diffuse et très inorganisée, la structure

pulsionnelle, fondement d'un nouveau type de conscience [3], est en train d'ébranler la domination du principe de rendement et de la productivité aliénée. Cette opposition met en jeu des forces révolutionnaires que le marxisme a laissées de côté (il n'est pas le seul) et qui pourraient bien signifier un coup d'arrêt dans le développement du système capitaliste avancé : je veux parler de la révolte de la nature humaine et de la nature tout court.

Tous ces mouvements font référence à la nature pour fonder une pratique politique, ce qui suffit à les distinguer fondamentalement de tous les courants qui, à l'intérieur de la Nouvelle Gauche, prônent en fait l'évasion vers une nature considérée comme le critère absolu de l'existence authentique et non aliénée. Ces derniers invoquent la nature (intérieure et extérieure) contre l'intelligence, l'immédiateté contre la réflexion. Ils cultivent précisément la dichotomie qui doit être dépassée (aufgehoben) dans le processus de la libération. Le culte de l'immédiateté est réactionnaire : il fait retour, de la nature conçue comme force inhérente à la dynamique sociale (comme sujet-objet), à la nature comme pure subjectivité qui, en tant que telle, est censée représenter le vrai et le bien en face de la fausseté et de la méchanceté de la vie sociale. Mais, dans l'immédiateté nue, ni la fausseté ni la méchanceté ne sont surmontées — elles ne sont que refoulées ou transférées sur l'autre.

Les *Thesen zum Verhältnis von Alternativ- und Fluchtbewegung* [4] critiquent l'ambivalence qui domine tous ces mouvements :

Il y a belle lurette que le critère de l'action politique n'est plus l'exactitude des analyses théoriques, en particulier économiques, mais bien le vécu subjectif de chaque individu. On ne veut plus s'engager qu'à condition de se sentir concerné physiquement, dans son propre corps. Pourtant, ce qui, à un certain moment, pouvait être considéré comme une critique politique de l'orthodoxie et du dogmatisme, a basculé un peu partout en une sorte de culture tout à fait contestable du besoin naturel. Parce

3. *Cf.* mon essai : « Marxisme et Féminisme », dans *Actuels* (Editions Galilée, 1976).

4. Thèses sur la relation entre mouvements « alternatifs » et dropping out.

qu'il se dérobe à l'analyse et qu'il rejette avec irritation toute réflexion théorique, le vécu en question s'est trouvé en fait ramené au niveau moyen de la vie affective. Il a perdu du même coup son potentiel d'opposition et il est devenu largement récupérable par le système. Lorsqu'on en fait un absolu, le vécu cesse de constituer un moyen de libération et passe au service de l'intégration et de l'adaptation. (Wolfgang Kraushaar, dans *Autonomie ou ghetto,* Editions Neue Kritik, Francfort, 1978, pages 45 sq.)

Nous pouvons maintenant formuler plus concrètement l'idée que la domination et l'exploitation capitalistes de la nature sont, *en tant que telles,* domination et exploitation des hommes. Le progrès du capitalisme transforme la nature pour accroître la productivité et les possibilités de profit. La nature s'y dégrade en simple objectivité : un univers de choses et de relations entre des choses, dont le « telos » est d'être mises au service du processus de production et de reproduction (la nature comme organisation du loisir). Dans la mesure où elle résiste au principe de rendement, la nature doit donc être réprimée. Comme la nature intérieure et la nature extérieure forment une totalité (historique), le principe de rendement travaille *contre* Eros, qui cherche à s'épanouir librement dans le milieu vital et à se libérer de la toute-puissance du travail aliéné. D'où la répression de plus en plus intériorisée que la société impose aux individus. La nature doit être brisée et mise en harmonie avec la société de destruction. La nature encore intacte (bien qu'elle soit en butte à ses propres forces de destruction) ne doit pas offrir un milieu vital à une contre-culture, où le bonheur des individus trouverait à se réaliser en contradiction avec les modèles proposés par la société. Mais plus il apparaît évident qu'il est *possible* de se libérer du principe de rendement, plus la reproduction élargie du système entraîne la destruction du milieu naturel, et plus les énergies de destruction entrent en activité. L'« intrication » des deux pulsions primaires se fait plus étroite : Eros lui-même apparaît chargé d'une agressivité qui se retourne souvent vers le corps propre (rock, musique punk, drogues, sports violents, etc.).

L'enracinement de l'opposition dans une structure pulsionnelle libératrice doit rendre possible la transformation *qualitative,* la révolution totale. Mais le développement des pulsions libératrices n'est concevable que comme processus social et c'est précisément ce dernier qui produit et qui reproduit la structure pulsionnelle répressive qui intériorise le capitalisme. On retrouve le « cercle infernal » ! Comment une structure pulsionnelle libératrice peut-elle se faire jour dans et contre une société répressive, dont les maîtres ont depuis longtemps appris (pas de la même manière évidemment que les groupes oppositionnels !) à mobiliser les forces psychiques à leur profit ?

Seulement par le *vécu* individuel, l'expérience de chacun, qui brise la coquille de la conscience subalterne et qui amène l'individu, qui l'oblige, à voir, à sentir, à penser les choses et les gens d'une manière différente : « Tout ce qui dérange leurs habitudes empêche aussi les gens de vivre comme ils le voudraient. Ce à quoi ils aspirent — si toutefois ils ont des aspirations — ce n'est pas du tout à un bouleversement de fond en comble de leurs petites habitudes : ils préféreraient plutôt qu'on en élargisse le champ. La note dominante de toutes les plaintes et de toutes les jérémiades de la majorité des gens, c'est : " Ne nous empêchez pas de vivre comme nous en avons l'habitude ! " Vladimir Ilitch Lénine était un homme qui, mieux qu'aucun autre avant lui, a su empêcher les gens de vivre comme ils en avaient l'habitude. » (Gorki, cité par Bahro, page 118.) Le développement de la structure pulsionnelle est intimement lié à celui de la conscience : l'énergie érotique et l'énergie de destruction se réalisent dans le cadre social existant. La structure pulsionnelle n'est libératrice qu'en liaison avec une *conscience* libératrice qui dessine les possibilités et les limites de la réalisation et qui dépasse (aufhebt) en elle-même l'élément simplement pulsionnel.

Le processus social de la révolution commence chez les individus pour lesquels la libération est devenue un besoin vital. Mais ce sont précisément ces individus qui ont dépassé le niveau purement égotique. La structure pulsionnelle libératrice constitue la *solidarité* comme force des pulsions de vie. Les pulsions primaires, bien qu'elles soient « indifférentes à toute valeur », ont déjà en elles-mêmes une référence implicite à l'autre. C'est le cas d'Eros aussi bien que de la destructivité. Elles contiennent l'universel ; ce sont les pulsions de l'individu, mais de l'individu en tant qu' « être générique ».

Le vécu fondateur, grâce auquel la nécessité du refus plonge ses racines dans le psychisme individuel, n'en reste donc jamais

au stade de l'expérience personnelle, dans l'immédiat du rapport à soi. « L'itinéraire vers le dedans » rencontre à l'intérieur du moi les autres et l'autre (la société et la nature) non comme limites pures et simples du moi mais comme les puissances qui le constituent. Le vécu fondateur immédiat, dont la pierre de touche pourrait être la référence à l'individu concret, n'est tel que comme immédiateté *médiatisée* et l'action qui le motive est toujours celle d'une subjectivité pour ainsi dire englobante et qui déborde les limites du moi. Une « politique à la première personne » est une contradiction dans les termes. L'itinéraire vers le dedans est nécessaire parce que la dynamique du moi et du ça est recouverte par l'efficacité du contrôle social et parce que, dans le capitalisme avancé, l'individualité elle-même devient une marchandise (« Autonomie ou Ghetto », pp. 37 sq.). Mais si cet itinéraire s'enferme dans les limites d'un moi immédiat pour en proclamer authentiques toutes les manifestations, il retombe dans le fétichisme du monde de la marchandise et la contre-culture qui s'édifie sur cette base ne sert plus qu'à compléter la culture établie dont elle demeure un élément.

Il faut donc souligner l'ambivalence de ce tournant vers la subjectivité. Ici encore, on court le risque de transformer la nécessité en vertu. La nécessité, c'est évidemment que les mouvements de libération (en particulier ceux qui se réclament du socialisme) sont coupés des masses ; c'est aussi leur faiblesse structurelle face à la puissance matérielle et idéologique de l'appareil de domination en place. Dans ces conditions, toute contestation, toute révolte, qu'elle dépasse ou non le cadre politique-économique de la lutte de classes, apparaît comme *un repli*. Cela s'applique aussi à l'opposition militante à l'intérieur de la classe ouvrière industrielle (expériences locales d'autogestion, occupations d'usines, grèves sauvages). Comparé aux grandes actions de masses de l'histoire du mouvement ouvrier, tout cela n'apparaît guère que comme de pâles survivances de la grande tradition révolutionnaire.

Mais ce qui se montre n'est qu'une partie de l'ensemble. Des mouvements comme l'opposition ouvrière, les initiatives civiques, les communes, la contestation étudiante, sont des formes authentiques, déterminées par la situation sociale, de la révolte en tant que riposte à la centralisation et à la totalisation de l'appareil de domination. Trop faible pour opposer à cet

appareil une contre-organisation puissante, la révolte se concentre sur des bases locales et régionales, où elle dispose encore d'une relative liberté de mouvements. Et ce repli *anticipe* précisément sur les tendances objectives qui poussent la société actuelle vers la désintégration, c'est-à-dire sur l'émiettement du système par suite de l'apparition de petites unités économiques et sociales autogérées. Une évolution de ce type devrait permettre de dépasser (aufheben) dans les faits le concept de « masses » et de réaliser ainsi un des aspects de la libération : l'existence d'individus solidaires au niveau de l'action comme à celui de la sensibilité.

En résumé :

Bahro rompt avec le fétichisme d'une illusoire orthodoxie marxiste et d'une contre-culture de l'immédiateté. Son analyse parfaitement dialectique développe de l'intérieur les concepts de Marx sans jamais les dénaturer (elle s'oriente sur le donné empirique sans lâcher le fil d'Ariane de la théorie). La radicalité de ses conclusions apparaît surtout sur les points suivants où se « noue » le rapport de la théorie à la pratique :

1) Refus du modèle marxiste-léniniste de la révolution prolétarienne depuis longtemps dépassé dans les pays capitalistes avancés (prise du pouvoir par les masse révolutionnaires). Elaboration d'un nouveau modèle accordé aux tendances réelles de la société.

2) Nouvelle détermination du rapport de classes (dans les pays socialistes aussi bien que dans le capitalisme avancé). Le concept de classe ouvrière « élargie » ; le prolétariat comme minorité ; intégration et extension du salariat ; transformation de la classe ouvrière en « peuple » ; son conservatisme.

4) Déplacement du centre de gravité de la dynamique sociale sur la subjectivité ; « l'itinéraire vers le dedans » et son ambivalence ; la conscience comme force révolutionnaire.

5) Position nouvelle de la question du sujet de la révolution, et peut-être réponse à cette question (?), comme résultat du point 2.

6) Démonstration du fait que le socialisme intégral constitue une possibilité réelle si des mesures décisives sont mises en

application (redistribution radicale du travail et des revenus, suppression progressive du principe de rendement, système culturel démocratique, mise en place d'une organisation des conseils débordant le cadre des usines). La nouvelle économie comme économie du temps ; réduction progressive du temps de travail socialement nécessaire. Le règne de la liberté *à l'intérieur même* du règne de la nécessité.

Herbert MARCUSE.

(*Traduit par Jean-Marie Menière.*)

Charles Bettelheim
Bernard Chavance

LE STALINISME EN TANT QU'IDEOLOGIE DU CAPITALISME D'ETAT *

Dans le présent texte, le terme de « stalinisme » est employé pour désigner une partie de la formation idéologique soviétique de la période stalinienne : celle qui se présente comme une « formation idéologique théorique » et qui affirme son identité avec le bolchevisme. L'analyse le montre : cette formation idéologique est, en réalité, le produit d'une transformation de la formation idéologique bolchevique aboutissant à la négation du contenu révolutionnaire du marxisme [1]. Elle peut être qualifiée de « stalinienne » non parce qu'elle serait l' « œuvre » de Staline mais parce qu'elle émerge et domine au cours de la période où Staline est à la tête du parti et parce qu'elle s'exprime de façon condensée dans ses écrits et ses déclarations.

L'idéologie stalinienne ne surgit pas d'une transformation de l'idéologie bolchevique qui s'opèrerait « dans le vide » en vertu d'une sorte d'« autogenèse » des concepts et des notions. Elle naît sur la base des rapports économiques et politiques de la fin des années 1920 et du début des années 1930. Elle se transforme jusqu'aux années 1950, où elle revêt sa forme la plus

* Ce texte doit paraître en allemand dans le recueil édité par Gernot Erler : *Stalinismus. Proleme der Sowjetgesellschaft zwischen Kollektivierung und Weltkrieg.* (Berlin, 1979.)

1. *Cf.* sur ce point, Charles Bettelheim, *les Luttes de classes en URSS,* tome II, Paris, 1977, 4e partie, chapitre 3.